

L'équitation au féminin



Royale La cavalière Janou Lefèbvre félicitée par le duc d'Édimbourg après sa victoire au championnat du monde de saut d'obstacles à La Baule, le 8 juillet 1974.

Historien reconnu du monde du cheval, Jean-Louis Gouraud a fait appel à une centaine de contributeurs pour retracer, de l'Antiquité à nos jours, l'histoire d'écuyères ayant marqué leur temps.

«**F**allait vraiment faire quelque chose ! C'est ainsi que Jean-Louis Gouraud, «à la cavalière», présente son inventaire des femmes de cheval de l'Antiquité à nos jours. En réalité, ce «quelque chose», il s'y est attelé des décennies auparavant. Après avoir parcouru plusieurs continents à califourchon, écrit ou publié une centaine d'ouvrages sur le monde équestre, il ne restait plus qu'à engranger la moisson. Encore fallait-il la mettre en gerbes ! Une centaine de contributeurs ont mis le pied à l'étrier, historiens, journalistes, écrivains, anthropologues, éthologues, vétérinaires,



artistes... De Troie, où Achille tua Penthésilée, la reine des Amazones, à la cité médiévale de Londres, que Lady Godiva traversa nue sur sa monture, et de Vaucouleurs à Orléans dans le sabot de Jeanne d'Arc, c'est

le temps des «preuses» et des chevaleresses. Et, plus tard, celui des frondeuses, des femmes de pouvoir – Catherine de Médicis, Catherine II de Russie, Marie-Louise, Eugénie, Sissi... –, et celui des pionnières, des insolentes, Rosa Bonheur et son fabuleux *Marché aux chevaux*, ou George Sand et sa jument Colette : «En fendant l'air d'une course rapide, on ne souffre plus, on ne pense plus. On respire.» Le temps aussi des écuyères de cirque – Thérèse Renz à Medrano –, des cow-girls dans le sillage de Buffalo Bill – Calamity Jane – ou des grands équipages – la duchesse d'Uzès.

À peine 120 notices pour cinq millénaires, c'est beaucoup et peu à la fois, et l'on s'étonne de quelques absences : Isabelle la Catholique, qui a conquis son royaume de Castille à cheval et dont, après la chute de Grenade, le nom fut donné à une couleur de robe équine – peut-être une légende, mais qui cavale encore... Et si proche d'elle, Marie de Bourgogne, l'émouvante fille de Charles le Téméraire, l'amoureuse épouse de l'empereur Maximilien et la merveilleuse chasse-resse, qui mourut à 25 ans des suites d'une chute de cheval. Et l'on cherche aussi Louise de La Vallière, l'étonnante voltigeuse de Louis XIV, Lola Montès, virtuose de la cravache, ou Cora Pearl, grande courtisane, chouchoute du Jockey-Club et propriétaire des plus belles écuries de Paris. Mais pourquoi chercher ce que l'on connaît déjà, quand on découvre tant d'incroyables cavalières inconnues, spartiates, chinoises, japonaises, indiennes, africaines, chevauchant avec des icônes, Zénobie, reine de Palmyre, ou la Kahena, héroïne berbère ? Près de 400 notices pour les xx^e et

xxi^e siècles. Là encore, le compte n'y est pas, et Jean-Louis Gouraud de se dire inconsolable, alors même que son ouvrage, premier du « genre », si l'on peut dire, constitue une référence incontournable. Sans prétendre à l'exhaustivité, il rend compte de l'extraordinaire féminisation du monde équestre depuis les années 1970. Qui a domestiqué le premier équidé? Peut-être une femme du Kazakhstan, où l'on a retrouvé des fragments de poterie datant de plus de 5000 ans et contenant du lait de jument. À moins que ce ne fût bien avant, à l'époque magdalénienne, avec Ayla, l'héroïne de la fameuse saga de la romancière Jean M. Auel!

Chevauchée mondiale

Reste que plus de 80 % des cavaliers sont aujourd'hui des cavalières et que, à l'exception de la voile, l'équitation est le seul sport où hommes et femmes concourent à égalité dans les mêmes épreuves. Tout ne fut pas simple, notamment pour leur participation aux Jeux, réprouvée par Pierre de Coubertin, qui les jugeait « impratiques, inintéressantes, inesthétiques et ne craignons pas d'ajouter, incorrectes »! On se souvient de Janou Lefèbvre (*photo*) à Tokyo en 1964, et l'on salue au passage la Néerlandaise Anky Van Grunsven, la plus titrée avec 31 médailles, neuf olympiques, dont trois en or. Et la plus stupéfiante, la Danoise Lis Hartel, médaillée d'argent en dressage à Helsinki en 1952, alors qu'elle avait été para-

lysée par la poliomyélite en 1944 – une pionnière de la rééducation par le cheval. La forteresse du Cadre noir de Saumur résista longtemps. Quelques écuyères y entrèrent, telles Florence Donard ou Pauline Basquin, mais il faut attendre 2024 pour qu'une femme militaire, Marie Coumes, y soit admise. Entre-temps, elles ont pourtant conquis les temples de la haute école classique. Que des femmes autour de Sophie Bienaimé à Chantilly ou de Laure Guillaume à Versailles, sous la férule de Bartabas, et qui sont à la fois écuyères, danseuses, musiciennes, comédiennes. Pour ne rien dire d'Alizé Froment, qui accomplit le grand rêve des écuyers du XIX^e siècle: monter avec un ruban autour de l'encolure en guise de mors! D'autres ont investi la corrida – Marie Sara, Léa Vicens – ou les champs de courses, telles la jockey Darie Boutboul ou la journaliste Pierrette Brès, si souvent évincée par le très machiste Léon Zitron. Et la passion jusqu'à la folie: effarante expérience de l'artiste Marion Laval-Jeantet, qui se fit injecter du sang de cheval pour « faire vivre l'animal en elle ». Encore près de 400 portraits à lire et une certitude en refermant le livre: la femme est la plus belle conquête du cheval! 🐾

JOËLLE CHEVÉ

Amazones. Femmes de cheval chez tous les peuples de la Terre, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, présenté par Jean-Louis Gouraud (Actes Sud, coll. « Arts équestres », 732 p., 36,90 €).

France-États-Unis: les frères ennemis

Sur fond de contentieux commerciaux et diplomatiques, la fraternité d'armes scellée sur les champs de bataille de la guerre de l'Indépendance américaine ne survit pas à la tourmente révolutionnaire. La France ne pardonne pas à la jeune république d'outre-Atlantique son rapprochement avec Londres. Bien que non officielle, cette « quasi-guerre »

met aux prises les alliés de la veille dans une succession de combats navals, pour la plupart dans la mer des Antilles. Une synthèse remarquable sur un épisode méconnu des relations franco-américaines. 🐾 FARID AMEUR

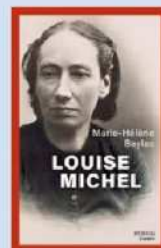
La Quasi-guerre. Le conflit entre la France et les États-Unis (1796-1800), d'Éric Schnakenbourg (Tallandier, 320 p., 22,50 €).



« La Vierge rouge » fait parler d'elle

On retient souvent de « la Vierge rouge » Louise Michel son engagement dans la Commune de Paris et sa déportation en Nouvelle-Calédonie, moments importants mais finalement réducteurs. Marie-Hélène Baylac ne les néglige pas, mais étudie avec rigueur l'ensemble de sa vie: ses origines non

élucidées, son œuvre de pédagogue, son combat pour l'émancipation des femmes, son action de propagandiste libertaire. Une belle biographie à lire, avec son lot de révélations étonnantes: à son décès en 1905, même ses adversaires politiques ont respecté son engagement. 🐾 DENIS LEFEBVRE
Louise Michel, de Marie-Hélène Baylac (Perrin, 424 p., 23,50 €).



Vienne, ville occupée

Le 13 novembre 1805, les Français entrent dans Vienne évacuée par l'empereur François. Le 2 décembre, c'est Austerlitz. L'armistice ne tarde pas, puis s'engagent les négociations de paix. Vienne aura été occupée trois mois, l'occasion de présenter l'épopée napoléonienne en adoptant le point de vue

des Autrichiens, fascinés et rebutés par les Français, mais que leur défaite contraint à entreprendre des réformes. Avec ce tableau de Vienne en 1805, l'auteur inaugure une tétralogie, qui se poursuivra à Naples en 1806, à Madrid en 1808... et à Moscou en 1812. 🐾 THIERRY SARMANT
Vienne sous le soleil d'Austerlitz, de Vincent Haegelé (Passés/composés, 270 p., 21 €).



La petite cuisine du Milieu

Dans *La Chine par le menu*, l'historienne Françoise Sabban nous présente l'histoire du pays-continent sous l'angle de la gastronomie. Une nouvelle approche de cette civilisation qui nous fait saliver...

Pas besoin d'être un habitué du maniment des baguettes pour saisir tout l'intérêt du livre remarquable de Françoise Sabban. Cette sinologue, spécialiste de l'anthropologie historique et comparée de l'alimentation et de l'histoire des écrits culinaires, directrice d'études émérite à l'École des hautes études en sciences sociales, nous explique *La Chine par le menu*, c'est-à-dire à travers ses assiettes, ses bols et son fameux chaudron *ding* devenu wok.

En trois chapitres, elle déroule une histoire qui fait comprendre, par petites bouchées, l'alimentation chinoise dans sa diversité. Elle explique comment, depuis les temps les plus reculés, les Chinois se sont civilisés via leurs régimes alimentaires. Face à ceux qu'ils considéraient comme des barbares car ils mangeaient de la viande crue, ils ont choisi le cuit. On retrouve cette distinction aujourd'hui à travers les huitres, qui sont le plus souvent consommées chaudes dans l'empire du Milieu. La notion de civilisation passe par les aliments et leurs transformations par le feu. Mais ce n'est pas tout. Avec de nombreux exemples, et



des souvenirs personnels de repas, Françoise Sabban met en évidence le rôle essentiel du feu, toujours contrôlé à travers un seul type de casserole où l'on cuit tout.

Le feu étant lui-même précieux, on l'utilise pour qu'il apporte un maximum d'efficacité en un minimum de temps en découpant au préalable les aliments.

Un plaisir existentiel

Enfin, il y a le combat historique contre le gaspillage, relancé depuis l'arrivée au pouvoir de Xi Jinping en 2012, campagne illustrée par les rappels sur les tables des restaurants à Shaoxing. On retrouve ce principe ancestral de ne pas gâcher la céréale, toujours bien présent dans les imaginaires de ce pays-continent. On pourrait résumer cette

attitude culinaire à travers la sentence de Molière: «Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger.» Sauf que les Chinois, très soucieux d'économiser les denrées, sont aussi très gourmands. La condamnation des excès n'a donc pas gêné la riche culture gastronomique, le goût des choses et les saveurs. D'où cette distinction qui s'opère entre le «manger pour vivre» et le «manger pour le plaisir». Elle se manifeste au quotidien dans la cuisine de rue, qui vient compléter les repas destinés à l'entretien du «principe vital». La cuisine chinoise, c'est la grande orchestration du nécessaire et du superflu. À la baguette! **LAURENT**

LEMIRE

La Chine par le menu, de Françoise Sabban (Les Belles Lettres, 460 p., 23,50 €).

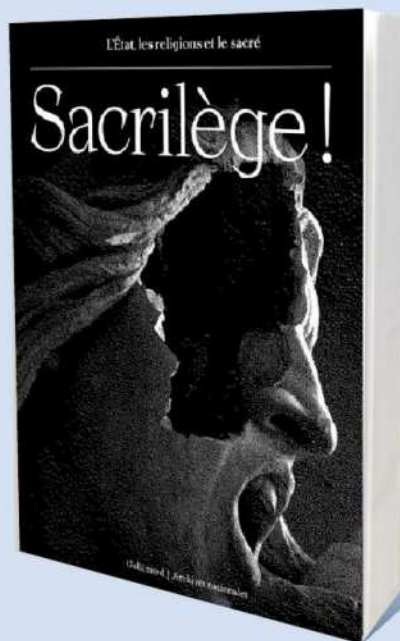


Deux chefs d'État à la baguette Le président américain Richard Nixon (2^e en partant de la droite) et le Premier ministre de la Chine Zhou Enlai (à dr. de Nixon) à Pékin, en 1971.

Blasphèmes et crimes de lèse-majesté

L'auteur interroge la notion de sacrilège, de l'émergence des monothéismes à nos jours, marqués par le retour en force du religieux.

Jusqu'au 1^{er} juillet, une exposition aux Archives nationales bouscule les frontières entre le spirituel et le temporel, le religieux et le laïc, le sacré et le profane. Pour l'accompagner, un ouvrage vient d'être publié, présenté comme un catalogue. Certes, nombre des documents exposés y sont reproduits et commentés : manuscrits, tableaux, correspondances, unes de journaux... Mais les études publiées constituent un véritable ouvrage de synthèse passant en revue l'histoire et les significations des blasphèmes et du sacrilège depuis les premiers temps des grandes religions monothéistes. Les auteurs s'intéressent à ces deux mots, à ce qu'ils représentent, à ce qu'ils induisent



aussi, selon les périodes. On découvre comment la notion de « religion royale » s'est développée, comment les rois de France, pour mieux affirmer leur pouvoir, ont intensifié la lutte contre le sacrilège, crime aussi bien religieux que politique. Les auteurs

n'ont pas davantage négligé le blasphème, affront verbal fait à la divinité et assimilé à un trouble à l'ordre public. Les périodes les plus contemporaines sont évoquées, ainsi la question du délit d'offense au chef de l'État, « lointaine réminiscence du crime de lèse-majesté ». Institué en juillet 1881, il n'est supprimé qu'en 2013.

Le livre s'interroge aussi sur le « retour du religieux » et ses conséquences, tout en nuancant : ne s'agit-il pas plutôt d'un « recours instrumental au religieux », avec le retour en force des notions de sacrilège et de blasphème à partir des années 1980 ? Le fragile équilibre entre liberté d'expression et respect des croyances que connaissait la France depuis des décennies a-t-il été balayé ? Nous dirigeons-nous vers une remise en cause de la liberté d'expression ? Ces questions sont posées dans les dernières pages de ce livre passionnant, conclusion à un panorama historique et philosophique sans faille. **D. L.**

Sacrilège ! L'État, les religions et le sacré, collectif (Gallimard-Archives nationales, 192 p., 35 €).

La résistance à l'ombre des miradors



Chochana Boukhobza a donné sept ans de sa vie à ce livre dont les 600 pages constituent un monument d'analyses, de documentations, et une stèle remarquable dressée à la mémoire de ces femmes qui ont résisté dans un camp où l'anéantissement était programmé. Elles se rassemblent en commandos de résistance, sabotent, détournent, retardant la machine de mort.

Elles s'appelaient Claudette, Alina, Danielle, Kitty, Magda, Erna... Toutes insoumises, réfractaires, courageuses. Ce livre indispensable forme un récit choral, prouvant une nouvelle fois, comme l'énonce l'historienne Annette Wieworka, que, dans des temps inhumains « être simplement humain révèle parfois de l'héroïsme ». **GÉRARD DE CORTANZE**

Les Femmes d'Auschwitz-Birkenau, de Chochana Boukhobza (Flammarion, 585 p., 24 €).

Association de malfaiteuses

Bien sûr, il y en eut plus de trois, mais celles-là valent le détour, illustrant les grands domaines de l'arnaque durant ces années que l'on qualifia a posteriori de folles : finance, recel et usurpation d'identité. Marthe Hanau, qui a inspiré Francis Girard pour son film *La Banquière* avec Romy Schneider, Maria Darcy, « la reine des fourgues » à Montmartre, et Renée Saffroy, la « Stavisky du Périgord », sont suivies dans leurs turpitudes et leur déchéance par la plume alerte de Marina Bellot. Mais derrière la sympathie éprouvée



envers ces drôles de dames très libérées, le livre révèle aussi une réalité bien plus sombre de cette période exubérante qui chercha à masquer les traumatismes de la Grande Guerre par des comportements débridés et parfois hors la loi. **L. L.**

Les Arnaqueuses des Années folles, de Marina Bellot (Tallandier, 290 p., 20,90 €).

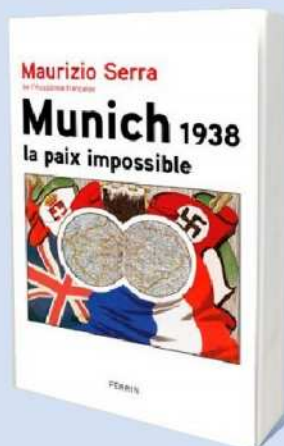
Munich : autopsie d'une impasse



Palabres Le chancelier Hitler (au centre) et le Premier ministre britannique Neville Chamberlain (à sa droite), à Munich, le 29 septembre 1938.

S'appuyant sur des archives inédites, l'historien italien nous fait revivre, presque minute par minute, la conférence de paix illusoire. Et propose des portraits saisissants, pris sur le vif, de ses quatre protagonistes.

L'académicien Maurizio Serra consacre son nouvel opus à la conférence de Munich des 29 et 30 septembre 1938. Il en examine la genèse, le déroulement et les conséquences. Les notes en bas de page et les références aux fonds d'archives qu'il fournit l'attestent : il a tout lu, tout inventorié, il a même eu accès à des sources non utilisées à ce jour. Son livre est précis, rigoureux, argumenté. Et, ce qui ne gâche rien, il ne jargonne jamais, il sait intéresser le lecteur dès la première page et ne le lâche pas jusqu'à la dernière. Il manquait, sur l'affaire de la conférence de la paix de Munich, une grande



synthèse qui ouvre de nouveaux champs de réflexion. La voici. Maurizio Serra n'évacue pas l'avant-conférence : les conséquences de la Première Guerre mondiale, les bouleversements en

Europe avec la création de nouveaux États, la position du « Menhir soviétique » et celle des États-Unis. Il consacre de longs développements à l'arrivée de Hitler au pouvoir et les années qui ont suivi en Allemagne, et n'oublie pas la Tchécoslovaquie, bien sûr, autour de la question des Sudètes.

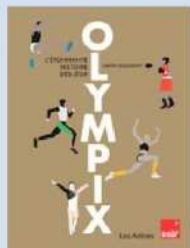
Le pacifisme contre la brutalité

La conférence, il nous la décrit presque minute par minute, son texte est riche de révélations et d'anecdotes. Il nous brosse des portraits fouillés des quatre protagonistes : Hitler, Mussolini, Daladier et Chamberlain. On comprend vite,

pour les deux derniers, que leurs opinions publiques respectives ne veulent pas d'une nouvelle guerre. Les développements de l'auteur sur Mussolini méritent une lecture attentive, ainsi quand il voit en lui un médiateur qui veut endiguer la position de Hitler : oui à « l'annexion » des Sudètes, mais maintenir la Tchécoslovaquie. Pour s'en tenir à la France, le lecteur s'arrêtera sur le portrait d'Édouard Daladier. On le voit souffrir de sa démission personnelle à Munich, et de celle de la France. On le voit bien inquiet sur l'avenir au vu du discours qu'il prononce à la Chambre. La suite est connue, déjà, pour la Tchécoslovaquie, et Maurizio Serra conclut son ouvrage sur les années qui ont suivi la conférence, et consacre d'ultimes développements à la question de la démocratie, ajoutant que la conférence de Munich pose « le problème de l'attitude des démocraties face à la force et du pacifisme face à la brutalité ». Un ouvrage à lire, en pensant aussi à aujourd'hui, et peut-être à demain. **D. L.**
Munich 1938. La paix impossible, de Maurizio Serra (Perrin, 389 p., 24 €).

150 anecdotes sur les Jeux olympiques

Ex-athlète de haut niveau, Orith Kolodny conçoit aujourd'hui des livres illustrés. Entre textes et dessins, elle nous offre ici une plongée dans l'histoire des Jeux, depuis le XIX^e siècle. La mise en pages est originale : sur une double page, deux événements, deux sports, deux sportifs s'opposent ou se complètent. Honneur des uns, déshonneur des autres, duels



sur fond de politique, matériaux utilisés, boycotts, entrée des femmes dans la compétition, secondes gagnées au fil des décennies, cumulards en nombre de victoires, dopage, partage des médailles entre ex aequo, introduction de nouveaux sports et disparition d'autres... 150 anecdotes qu'on dévore avec plaisir.  D. L.

Olympix. L'étonnante histoire des Jeux, d'Orith Kolodny (Les Arènes, 173 p., 18 €).

Des dieux du stade dans la tourmente

Bien sûr, on y trouve les exploits de Jesse Owen à Berlin en 1936, les poings gantés et levés des deux coureurs noirs américains à Mexico en 1978 ou la tragédie des athlètes israéliens à Munich en 1972. Fabien Archambault relate et contextualise ces épisodes avec finesse, tout comme il explique le dilemme moral



du boxeur cubain Teófilo Stevenson à Montréal en 1976 ou, à Séoul, en 1988, le rôle politique de Nadia Comaneci dans les divergences du bloc de l'Est. Au travers de douze médailles dont il analyse les revers, il offre un ouvrage original sur l'olympisme et sur ce qu'il nous dit des sociétés.  L. L.
Les Légendes du siècle, de Fabien Archambault (Flammarion, 250 p., 19 €).

Les belles-lettres aux Jeux

De 1912 à 1948, les JO ont comporté des épreuves de littérature, peinture, musique, sculpture et architecture... Toutes les œuvres présentées devaient s'inspirer du sport. Louis Chevaillier concentre son essai sur l'édition de 1924 à Paris, dans le domaine de la littérature. Le jury rassemble



le gratin de l'époque : Paul Claudel, Selma Lagerlöf, Gabriele D'Annunzio et bien d'autres. Le Français Géo-Charles remporte l'or. L'auteur multiplie les anecdotes et les portraits dans son essai, qui constitue aussi une histoire de la littérature de ce début du XX^e siècle.  D. L.
Les Jeux olympiques de littérature, de Louis Chevaillier (Grasset, 267 p., 20 €).

Géopolitique des JO modernes

Cet album nous propose une «histoire-monde» transnationale de l'olympisme moderne. Il a été réalisé dans le cadre de l'exposition présentée au palais de la Porte dorée jusqu'au 8 septembre. L'ensemble suit une trame chronologique, des Jeux d'Athènes en 1896 à la préparation de ceux de Paris. On est d'emblée interpellé, estomaqué même par l'objet, d'un volume considérable : près de 600 pages nourries de textes et d'innombrables photos puisées dans les meilleurs centres d'archives et agences de presse, en France et à l'étranger. Les textes ont été rédigés par une soixantaine de chercheurs et journalistes, français et étrangers. Au fil des pages, on comprend vite que les activités sportives couvrent bien des problématiques : pratiques culturelles, médiatisation, business, amateurisme, sécurité, santé, relations diplomatiques, politique. Toutes ces questions sont traitées dans les différents chapitres.

À dimension humaine

Et que dire de l'iconographie, d'une richesse incomparable et inégalée ? L'abondance de photos de groupes, d'individualités, les reproductions d'affiches, de bâtiments, de stades parfois sur deux pages, somptueuses à souhait, laissent rêveurs. Plus largement, le lecteur comprend aussi le poids des événements, des guerres, avec par exemple l'annulation des Olympiades de 1916, 1940, 1944. Mais aussi le poids de la guerre froide, avec les boycottages croisés de Moscou en 1980 et de Los Angeles quatre ans plus tard. Et que dire de l'arrivée au fil des décennies dans le jeu olympique des pays décolonisés, de la mise à l'écart de l'Afrique du Sud des années 1960 aux années 1980, de la parité et du droit des femmes, de la revendication des droits civiques ? Les auteurs n'oublient pas les dimensions humaines qui s'imposent parfois, comme cette idylle à Melbourne en 1950 entre une Tchèque et un Américain. Tout s'est bien terminé pour la Juliette de l'Est et le Roméo occidental ! Rien ne manque, rien n'est évacué dans ce volume précis, rigoureux, monumental, tout en étant d'une lecture agréable.  D. L.

Olympisme. Une histoire du monde. Des premiers Jeux olympiques d'Athènes 1896 aux Jeux olympiques et paralympiques de Paris 2024, collectif (Éditions de La Martinière, 576 p., 65 €).



L'héroïne qui aimait trop la vie

Virginie Roels s'inspire de l'existence rocambolesque d'une comtesse russe aux mœurs décriées pour raconter l'histoire d'une femme trop en avance sur son temps.

Un jour d'hiver 1919, Virginie Roels pousse la porte d'un petit bar de Venise appelé Le Tarnowska. Moquette élimée, canapés usés, barman cacochyme, elle est sur le point de rebrousser chemin lorsque son regard est attiré par les vieilles coupures de presse servant d'unique décor à ce lieu d'un autre temps. Celles-ci rappellent toutes une fameuse « affaire russe » – *il casso russo* – qui, du 14 mars au 20 mai 1910, bouleversa la torpeur des canaux vénitiens, et cela deux ans avant que Thomas Mann, dans une Venise au charme maléfique rongée par le choléra, ne bouleverse la vie de Gustav Aschenbach, fasciné par la beauté irréelle du jeune Tadzio.

Répercussion Internationale

Ce 14 mars, la comtesse Maria Tarnowska, née à Poltava, petite ville ukrainienne de 60 000 habitants, est jugée pour avoir comploté et prétendu incité, trois ans auparavant, Nicolas Naumov, un de ces amants, à en tuer un autre : le comte Pavel Kamarosky. La répercussion internationale de l'événement fut telle que la presse du monde entier s'en mêla. Il faut dire que la comtesse, emprisonnée à Vienne puis au pénitencier de La Giudecca, menait une vie dissolue peu compatible avec celle de son époux, Wassily Tarnowski, rejeton d'une puissante famille aristocratique, qui n'en pensait pas moins, mais préférait le silence feutré des bordels, où il exhibait son épouse, aux débordements sexuels étalés au grand jour...

Comme toute femme libre en ces temps « reculés », on ne la ménagea

guère. Quelques années plus tard, la photographe italienne Tina Modotti, lors de l'assassinat de son amant, vit son journal et des photos intimes étalées dans la presse et fut aussi accusée de meurtre... Si cette dernière échappa à la prison, la seconde connut un sort moins clément. Une utilisation habile, par la défense, des nouvelles théories freudiennes, lui évita cependant le pire : condamnée à huit ans d'incarcération, elle fut libérée en 1915 et mourut en 1949 en Argentine. Durant ces trente-quatre ans volés au temps, elle eut plusieurs amants, plusieurs identités, se faisant appeler tantôt Nicole Roush, tantôt M^{me} de Villemer, abusa de la morphine, ne revit jamais ses deux enfants qu'elle avait eus respectivement à 17 et 20 ans, et pratiqua différents métiers, dont celui de vendeuse de soieries.



Il est étonnant que très peu de livres, aucun en français, aient été écrits sur un sujet si fascinant. Virginie Roels comble un manque dans un roman passionnant, qui se lit comme un film : celui qu'aurait pu réaliser Luchino Visconti, amoureux du sujet, s'il avait réussi à réunir les fonds nécessaires à sa production, et dont la vedette aurait été Romy Schneider. **G. C.**

Une femme de mauvaise vie, de Virginie Roels (Robert Laffont, 313 p., 20,50 €).



Côté cour Jugée pour avoir prémédité l'assassinat de l'un de ses amants en 1910, Maria Tarnowska (1877-1949) fait son entrée au tribunal de Venise.

Intox et espionnage à la veille du jour J



En mai 1944, un lieutenant anglais découvre que des termes clés du Débarquement apparaissent dans les mots croisés du *Daily Telegraph*. Qui est à l'origine de ces fuites et sont-elles de nature à compromettre l'opération ? Rapidement, les services secrets sont mobilisés. C'est le début d'une course contre la montre pour retrouver l'auteur des grilles, un insaisissable espion allemand de l'Abwehr. La petite histoire derrière la grande est parfois cocasse, comme en témoigne l'affaire du *Daily Telegraph*. Ce sympathique roman d'espionnage fait revivre les feintes, les intox, l'effervescence et les doutes précédant l'un des plus grands événements du XX^e siècle. Une lecture de circonstance ! ISABELLE MITY

L'Espion du Débarquement, de Patrick Query (Nouveau Monde, 380 p., 9,90 €).

Le cinquième mousquetaire

Le genre de cape et d'épée ne sera pas révolutionné par ce « roman d'aventures historique et roman à thèse étrangement proche des *Trois Mousquetaires*, d'Alexandre Dumas » (dont l'auteur propose d'ailleurs la lecture alternée, chapitre après chapitre, avec son propre livre). Mais on se laisse prendre à cette intrigue qui suit les aventures imaginaires d'un personnage bien réel : le vicomte bossu de Fontrailles (1605-1677), connu pour avoir trempé dans la conspiration de Cinq-



Mars, qui nous émeut ici avec sa quête d'un livre de sagesse rosicrucienne susceptible, espère-t-il, de le guérir de sa malformation physique. Ce n'est d'ailleurs pas son moindre mérite que de nous faire réfléchir sur le handicap. LAURENT AVEZOU

Le Vicomte et les Mousquetaires

(t. 1 : *L'ombre des Rose-Croix*), de Lawrence Ellsworth (Le Cherche midi, 332 p., 20,90 €).

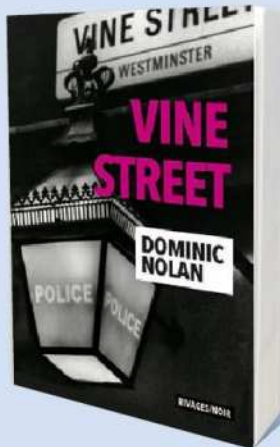
Enquête dans les bas-fonds londoniens

Trois policiers à la retraite voient resurgir une vieille affaire non élucidée de meurtres de prostituées. Un polar âpre à la Chandler.

En 2002, Billie et Mark Cassar, anciens de la police londonienne, coulent une paisible retraite lorsqu'ils sont rattrapés par une affaire qui les a obsédés durant leur vie professionnelle. En 1935, alors qu'ils écumaient les rues de Soho comme agents de la brigade des mœurs, des meurtres de prostituées avaient marqué le début d'une enquête s'étendant sur près de trente ans. À l'époque, la police avait saboté les investigations. Il faut dire que le nombre de flics corrompus relevant davantage de la mafia que des forces de

l'ordre ne plaçait pas en faveur d'une résolution honnête du dossier. Avec la poursuite des crimes, y compris pendant le Blitz et le black-out et jusque dans les années 1960, Billie, Mark et Leon n'avaient pas lâché le morceau, jusqu'à y laisser des plumes...

C'est à une plongée dans les bas-fonds, les tripots, les night-clubs proposant des produits plus ou moins licites que nous convie Dominic Nolan, avec un talent remarquable pour construire une atmosphère. L'intrigue est dense, touffue, parfois difficile à suivre,



comme dans un classique de Raymond Chandler, mais la grande force de ce polar réside justement dans cet art de nous embringer dans le monde de la nuit qui colle à la peau. Toute une faune interlope s'ébat dans un décor de film noir. On y croise prostituées et maquereaux, mafias juives, italiennes ou grecques, bookmakers

et ripoux, racketteurs et aristocrates dépravés, mais aussi apprentis fascistes, comme les sœurs Mitford, ou jazzmen noirs et blancs pour la bande-son. Les sols luisent de pluie, d'alcool, de sueur et de sang. De cette jungle poisseuse émergent des personnages hauts en couleur : Leon Geats, le flic cabossé, un pur qui n'hésite pourtant pas à se salir les mains et à cogner, surtout quand tout le monde lui met des bâtons dans les roues. Mark, le timide qui découvre sa vraie nature en écumant les rades. Billie, l'auxiliaire féminin dont le solide bon sens équilibre le trio. Le tout servi par des dialogues nerveux qui renforcent le côté cinématographique. Un bon cru que ce *Vine Street* ! I. M.

Vine Street, de Dominic Nolan (Rivages Noir, 672 p., 24,90 €).



Spirou et Fantasio au pays des Barbudos

Les deux compères imaginés par Franquin se retrouvent projetés à Cuba, en pleine guerre froide, et alors que se prépare l'invasion de la baie des Cochons...



En 1961, la CIA, avec l'aval de Kennedy, lance une opération spéciale pour « libérer Cuba » de la dictature castriste. Les Américains débarquent quelques centaines d'opposants cubains dans la baie des Cochons, où ils seront massacrés ou faits prisonniers. Une opération fantasmatiquement mal préparée et un désastre mémorable... Mais que viennent faire dans cette galère trois aventuriers belges (en comptant l'inénarrable Seccotine)?

À la grande époque de Franquin, Spirou et Fantasio évoluaient dans le monde contemporain, mais sans se mouiller politiquement : ils luttèrent contre des dictateurs d'opérette (Zantafio) ou électroniques (Zorglub), pas contre des régimes réels. À une exception près, lorsqu'ils firent la

nique à la Chine communiste, dans *Le Prisonnier du Bouddha*, avec Greg au scénario (1958). Mais les temps actuels sont à la nostalgie et, sous la plume de divers auteurs, on fait revivre le Spirou de jadis en l'ancrant cette fois-ci dans l'actualité de son temps – la Seconde Guerre mondiale ou la guerre froide.

Le présent album s'insère ainsi à la suite du *Prisonnier du Bouddha* : on y retrouve le savant américain Longplaying, moins pacifique qu'auparavant. Devenu un agent de la CIA, il compte en effet sur Spirou et Fantasio et sur le GAG (générateur atomique gama) pour abattre Castro. Pendant ce temps, Seccotine fait un reportage sur la révolution à

Cuba et tombe sous le charme d'un affreux macho nommé Che Guevara (l'icône du révolutionnaire romantique en prend un sacré coup !). À vrai dire, dans cet album très enlevé, tous les personnages – révolutionnaires, contre-révolutionnaires et agents américains – en prennent pour leur grade. Si Spirou, qui passe la moitié de l'album en prison, est peu actif, Fan-

tasio, Seccotine, le GAG et le marsupilami sèment partout la pagaille dans une île déjà passablement agitée. Réjouissant !

LAURENT VISSIÈRE
La Baie des Cochons
 (Les aventures de Spirou et Fantasio), d'Elric, Clément Lemoine et Michael Baril
 (Dupuis, 64 p., 12,95 €).



Les aventures de Corto chez Pompidou

Jusqu'au 4 novembre, la Bibliothèque publique d'information, au Centre Pompidou, offre une exposition consacrée centrée sur la dimension littéraire des aventures de Corto Maltese. Pour l'accompagner, Casterman publie un catalogue, mais bien davantage en réalité : un vrai livre qui nous fait pénétrer dans l'univers du héros, apparu pour la première fois en 1967. Les textes décryptent l'univers de Corto, nous partageons ses rêves, ses combats, ses colères. Par eux, nous voyageons dans la tête et l'imaginaire de Pratt. Nous retrouvons la palette extrêmement diverse des personnages de la série,



voyageons des steppes d'Asie centrale aux mers du Sud, sans oublier Stonehenge, des espaces que le dessinateur et scénariste a empruntés sa vie durant. Les textes nous emportent, magnifiés par des reproductions de planches, dessins préparatoires, aquarelles qui témoignent de la créativité de Pratt. Nous voyons Corto en action, en quête de trésors qu'il ne trouve jamais, affrontant ses ennemis, ou rêveur, adossé à un mur, le regard tourné vers la mer, ou marchant dans Venise, cette ville aux mystères connus des seuls initiés. **D. L.**

Corto Maltese. Une vie romanesque, collectif (Casterman, 143 p., 25 €).



Quand le Latécoère prend l'eau

Le 7 avril 1948, un Latécoère 631, le plus grand hydravion commercial jamais construit, quitte la France. Son équipage et les 44 passagers n'atteindront jamais la Martinique. L'appareil s'est-il abîmé en mer ? Dans ce récit subtil, on découvre l'incroyable vérité d'un voyage à nul autre pareil. Au lendemain de la guerre, cet hydravion était censé renouer avec « le prestige des ailes françaises » : très moderne, mais trop coûteux, ce géant des airs ne survécut pas à l'accident, où périrent tous ses passagers. **L. V.**

Bon voyage ?, de Jack Manini et Michel Chevereau (Grand Angle, 80 p., 16,90 €).

1945 : le crépuscule des odieux

Un conte des frères Grimm raconte que le joueur de flûte Hamelin a su charmer des centaines d'enfants et les entraîner jusqu'au fleuve pour les noyer. Une métaphore du nazisme aux yeux de Karl Stieg, modeste professeur de province. Début 1945, il continue à enseigner dans une ville en ruine quand il est enrôlé dans le Volksturm – ultime mobilisation pour contrer l'Armée rouge... Quatrième et dernier volume de *Chez Adolf*, l'album offre une vision intelligente et nuancée de ce que fut la vie quotidienne dans le III^e Reich. **L. V.**

Chez Adolf (t. IV : 1945), de Rodolphe et Marcos (Delcourt, 56 p., 15,50 €).



Stevenson en roman graphique

Robert Louis Stevenson s'est imposé avec des livres passés à la postérité, dont *Voyage avec un âne dans les Cévennes*. Christian Perrissin et Michael Sterckeman se sont emparés de ce texte pour en tirer un roman graphique captivant. Le héros principal est Stevenson, même si l'ânesse Modestine tient toute sa place ! Les auteurs nous entraînent sur les chemins des Cévennes, dans cette France oubliée du XIX^e siècle ; on entend presque le cri de la bête du Gévaudan et la guerre des camisards remonte à la surface. **D. L.**

Voyage avec un âne, de Christian Perrissin et Michael Sterckeman (Futuropolis, 176 p., 23 €).

À coups de ping et de pong

1971 : voilà plus de vingt ans que Chine et États-Unis n'ont plus aucun rapport. D'un côté, Mao a besoin de sortir de son isolement ; de l'autre, Nixon rêve d'une alliance de revers contre l'URSS. Le rapprochement se fait grâce à la rencontre de deux pongistes, Glenn Cowan et Zhuang Zedong. Une histoire d'autant plus amusante que le joueur américain est présenté comme une sorte de hippie pas très futé aux antipodes du diplomate traditionnel ! Cowan n'est évidemment qu'une pièce sur un échiquier qui le dépasse. **L. V.**

La Diplomatie du ping-pong, d'Alcante et Alain Mounier (Delcourt, 112 p., 16 €).

